

SAMUEL BENCHETRIT

REVIENS

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

*Pour Saul
que j'aime.*

1.

Je notais toujours les mêmes phrases dans mes cahiers. Des sortes de promesses que je ne tenais jamais. Les plus belles étaient écrites le soir ou au milieu de la nuit, où je me jurais, imbibé de whisky, de ne plus jamais toucher une goutte d'alcool, et ça dès le lendemain, et aussi de faire du sport, d'être doux, économe, travailleur, tolérant, discipliné, propre, d'aller chez le dentiste, de me rendre à pied aux rendez-vous, de donner rendez-vous à plus de quinze minutes de chez moi, d'être courageux, souriant, voyageur, curieux, spirituel, silencieux, attentif, cuisinier, raisonnable, endurant, déterminé, déterminant, d'aimer la pluie, les grandes chaleurs, les fruits, le poisson, le tourisme, les films en couleurs, les films récents.

Parfois même, je signalais ces vœux. Signature solennelle adressée à je-ne-sais-qui à l'intérieur de ma tête (il devait bien y avoir quelqu'un, mais nous n'avions jamais été présentés). Je laissais

le cahier ouvert histoire qu'il soit parfaitement visible à mon réveil. Au plus fort de ma détermination à évoluer, je le posais carrément debout contre la machine à café. Et le jour arrivait, et je retrouvais mon cahier, et déjà cela me paraissait moins formidable. Mais je gardais encore un peu de compassion pour l'ivrogne de la veille. Je voulais le respecter. Le considérer comme une sorte de prophète touché par une grâce à 40°. Je limitais ma consommation de cafés à dix au lieu de quinze, et je ne fumais pas avant d'avoir bu une première gorgée. Je relisais mes promesses. La première : « Être propre. » Soit commencer cette journée par une douche et un brossage de dents. J'étais assez motivé. Mais mon corps manquait maladivement de nicotine. Une cigarette avant le grand nettoyage n'y changerait rien. En général, je la fumais aux toilettes, dans cette pièce de deux mètres carrés, la plus froide de l'appartement, à cause de la fenêtre ouverte en permanence.

Je ne fumais pas partout chez moi. Seulement dans ma cuisine, deux fois plus grande que les toilettes, et aux toilettes justement. C'est une règle que je m'étais imposée depuis que j'avais un enfant. Étrangement, je n'en faisais pas mention dans mes cahiers, nulle part n'était écrit : « Je suis un père formidable qui se détruit les poumons uniquement aux gogues et dans sa cuisine pour

protéger l'autre locataire mineur. » Je ne pouvais plus vraiment traduire cet hommage, depuis que mon fils fumait lui-même comme un pompier. Ajoutant sa chambre comme nouveau territoire de fumette. J'y allais volontiers, prétextant un reproche, pour profiter aussi du plus grand espace fumeur de la maison.

Aux toilettes, le froid envahissait mes pieds, puis remontait le long de mes jambes, et continuait son chemin jusqu'à geler mon cerveau en même temps que mes résolutions. J'ajoute que je dormais en caleçon et que j'aurais pu régler le problème en me couvrant chaudement pour aller aux wc. Mais l'idée de faire une machine à laver, de déplier le séchoir à linge, de récupérer et ranger les vêtements (qui en général restaient sur le séchoir jusqu'à écoulement total), avait pour moi la même ampleur que d'organiser la prochaine cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques.

J'aimais me recoucher le matin. C'était une sorte de luxe. Certains ont des yachts. Des comptes en banque remplis à ras bord. Des collections de montres. De la culture. Des sculptures. Des muscles. Personnellement, je me recouchais le matin, vingt à trente minutes après m'être levé. Je vivais dans un monde où le plaisir et le bonheur n'étaient pas associés. Ma vie était pleine

de plaisirs qui ne formaient jamais un bonheur complet. J'avais pu constater chez d'autres un bonheur complet qui leur offrait une multitude de plaisirs. Heureusement, la mutation génétique de mes quarante-trois premières années m'avait offert un deuxième luxe : je ne me plaignais pas. Je me contentais simplement de noter des promesses sur mes cahiers. On pouvait lire, à plusieurs reprises :

« Ne plus se recoucher le matin. »

« Ne pas se plaindre. »

« Noter ses rêves pour en faire des livres plutôt que de rêver d'en faire. »

Les rêves du matin n'étaient pas les mêmes que ceux de la nuit. Ils n'offraient pas vraiment de sujets de livres. Ou des livres ennuyeux et prétentieux comme il en paraissait chaque semaine. Je pensais donc que les auteurs de ce type d'ouvrages étaient des recoucheurs du matin. Ces rêves s'élevaient à quelques centimètres de la réalité. Anticipant généralement le moment qui viendrait lorsque je me réveillerais. Par exemple : je rêvais que je retrouvais le cahier ouvert devant la machine à café. Comme c'était un rêve, le cahier pouvait être vert au lieu de bleu, la machine à café devenir celle orange de chez mes parents. Ma mère pouvait d'ailleurs être là aussi. En peignoir de coton jaune canari. Frappant un iguane

qui sortait sa tête de l'évier pour nous becter. L'iguane était mon père. Et l'ensemble, une scène classique de mon enfance où chacun se réveillait sans profonde envie d'affronter la journée qui commençait.

2.

Je ne dormais plus. Mais je me couchais de plus en plus tôt. Souvent dès dix-huit heures. J'éteignais mon téléphone. Personne ne m'appelait, mais je recevais une dizaine de mails de différents organismes. Amazon. SFR. *Télé Loisirs*. Engie. Darty. Ikea. LCL. Je ne donnais plus mon mail lorsque j'achetais quoi que ce soit. J'avais entendu dire qu'il suffisait de leur envoyer le mot STOP en majuscules pour qu'ils arrêtent. J'envoyais des STOP à chaque fois, ils continuaient.

Six mois plus tôt, j'avais fait l'acquisition d'un nouveau lit. Sommier et matelas, 160 cm. L'ancien faisait 140. Je tentais d'augmenter mon sommeil en agrandissant ma literie. Je dus racheter deux parures de draps, draps-housses, une couette, et deux oreillers avec taies assorties.

Je refusai de donner mon mail.

— C'est obligatoire, monsieur.

— Mais je ne veux pas recevoir de mails, de publicités, de promotions.

— C'est uniquement pour la livraison.

— Vous avez mon adresse pour ça. Le lit est pour chez moi, pas pour mon mail.

— C'est obligatoire.

Je donnai mon mail.

Depuis, ils m'écrivaient chaque nuit. Service de satisfaction. Questionnaire. Promotion. Parrainage d'un ami. Je leur répondais STOP, ils continuaient.

Je n'étais pas fatigué. C'était pour cette raison que je ne dormais pas. Je ressentais parfois quelques effets dans la journée. Un ou deux vertiges. Une série de bâillements. Des crampes aux mollets. Mais rien qui justifie une nuit de repos. Je n'avais rien à reposer. Les gens allaient au sport. Au travail à pied. Ils rencontraient des amis. Déjeunaient et dînaient. Partaient en randonnée le week-end. Ils s'occupaient de leurs enfants qui eux-mêmes les occupaient. Ils avaient une femme. Parfois deux. Ils lisaient. Prenaient des billets pour le théâtre. Allaient au théâtre. Ils parlaient abondamment de ce qu'ils voyaient et de ce qu'ils entendaient. Ils avaient souvent une mère. Un père malade quelque part. Ils rendaient visite aux gens. S'invitaient. Préparaient à manger. Se disputaient. Se battaient. S'en voulaient. Se retrouvaient. Ils

achetaient des téléphones. Des coques pour protéger les téléphones. Des coques qui pouvaient leur ressembler ou du moins exprimer leur personnalité : « *Je suis cette coque !... Cette coque est drôle comme moi ! Ces paillettes dorées qui flottent dans l'eau de ma coque me représentent parfaitement !* » Ils prenaient des bus pour trouver les bonnes coques. Réparer les téléphones cassés. Ils en parlaient. Au bureau. Dans les bus. Aux dîners. Aux femmes avant de s'endormir enfin. Dans leurs rêves.

Ils se fatiguaient.

La nuit je me levais, j'allais dans la cuisine et j'attendais le jour comme certains solitaires observent les couples s'aimer aux terrasses de café. Je regardais le jour venir en commentant silencieusement son allure : « Il est beau aujourd'hui... Il a l'air tendre... » Je me sentais seul à avoir rendez-vous avec l'immensité.

Je pensais que le ciel n'était pas pour moi. Qu'aucune météo ne m'était destinée.

« Je ne ferai rien du soleil aujourd'hui. »

Je me sentais seul.

J'écrivais sur mon cahier : Avoir des amis.

Je rayais et recommençais : Avoir un ami.

Je rayais et recommençais : Ne rien attendre des autres.

Je rayais et recommençais : N'attendre que de soi-même.

Je rayais et recommençais : Ne rien attendre de personne.

3.

À 17 h 10 je mettais *4 mariages pour une lune de miel* à la télévision. J'étais tombé dessus en voulant regarder Arte. Mais mon téléviseur me proposait automatiquement la Une quand je l'allumais. Comme le plaisir et le bonheur, ma soif de culture se trouvait vite altérée par la moindre gorgée gazeuse et sucrée télévisuelle.

Tel était le principe : quatre femmes s'invitaient à leurs mariages respectifs. Les trois invitées, devenues juges, commentaient, et surtout notaient, la mariée du jour. Des notes de 1 à 20, pour la décoration de la salle, la nourriture, l'ambiance et la robe. (Pour la robe, nous ne connaissons les notes que le vendredi, jour de la finale.) La mariée ne savait pas ce que les autres pensaient de son mariage. Mais nous, nous savions, et c'est ce qui était délicieux. Chaque mariée choisissait un thème et elle avait intérêt à le respecter. Ça tournait souvent autour du même genre : « Glamour et strass », « Romantique chic », « Orchidées fuchsia ». Le vendredi, elles assistaient

toutes (accompagnées de leurs maris, qui en général s'en foutaient royalement) aux commentaires et aux notes des unes et des autres. Notes qui excédaient rarement le 10 sur 20. C'était plutôt du 6 sur 20, voire du 4. Quand elles découvraient la salle et la décoration, elles lançaient des phrases comme : « *Waouh, c'est magnifique, elle est vraiment dans son thème, elle a tout fait elle-même... C'est un peu dommage les serviettes en papier pour un mariage... Les nappes ne sont pas repassées... Mais c'est quand même très beau.* » Ensuite, quand elles étaient filmées seules et à l'écart pour commenter et noter, elles disaient : « *J'ai été très déçue, c'était moche et je pense que Machine n'a aucun goût, que son mariage ressemble à un enterrement, et encore l'enterrement de quelqu'un qu'on déteste... C'était glamour mais pas strass... C'est honteux des serviettes en papier à un mariage et les nappes étaient dégueulasses... Je lui mets 3 sur 20.* »

Arrivait le vendredi et le meilleur de la semaine, où elles pouvaient constater en direct la méchanceté des autres, sachant que celle qui regardait et pleurait de trahison, de rage et de déception de l'humanité, avait elle-même été la pire pourriture aux mariages des autres. « *Comment elle peut me mettre un 5 sur 20 à ma robe ? On met pas un 5 sur 20 à une robe !* » (Elle-même avait mis 2 sur 20 à l'une des concurrentes, prétextant que les

torchons dans sa cuisine avaient plus d'allure.) Des bips étaient régulièrement insérés quand elles parlaient pour censurer les insultes qu'elles crachaient vers l'écran sur lequel elles voyaient leurs copines détruire leur mariage. « *Oh la bip, c'est la pire bip que j'ai jamais vue, je vais lui mettre une tarte dans sa bip !* » Le mari, qui s'en foutait et s'endormait sur le canapé à côté, était souvent pris à témoin par sa nouvelle et stupéfaite épouse : « *T'as vu cette bip ? Comment elle peut me donner ces notes de bip ?* » Le mari s'en sortait en approuvant l'injustice : « *Moi je t'aurais mis 20 sur 20, et même 25 sur 20 ma chérie.* » Ils se roulaient une pelle et s'aimaient pour toujours.

Venait mon moment préféré, celui pour lequel je patientais toute la semaine et acceptais de réécouter en boucle la voix off d'un commentateur désabusé.

La confrontation finale.

Nos quatre mariées se retrouvaient sur le perron du château où elles venaient d'assister aux commentaires et aux notes décernés par les trois autres peaux de vache. Elles attendaient qu'une voiture, type limousine, arrive et que l'un des époux (celui dont le mariage avait eu la meilleure moyenne) sorte de la voiture pour annoncer à sa belle la destination du voyage de noces qu'ils avaient gagné (4 mariages pour une lune de miel !).

Pour patienter, elles avaient le droit (ou l'obligation de la chaîne) de régler leurs comptes.

En général, la première qui commençait était déjà en larmes :

« Véronique, je tenais à te dire que tes notes sont honteuses, tu as bien caché ton jeu, tu es stratège. »

L'autre répondait :

« Je te rappelle que tu as mis 3 sur 20 à l'ambiance de mon mariage alors qu'au tien on s'est ennuyés et la seule animation était un clown bourré... Tu as été stratège. »

La troisième voulait aussi dire ce qu'elle pensait à la quatrième :

« Je voudrais savoir pourquoi tu as mis 7 sur 20 à ma robe ? »

La quatrième jouait la carte de la franchise :

« Parce qu'elle était moche. »

La troisième, outrée, répétait en imitant la quatrième :

« Elle était moche ! »

La quatrième n'aimait pas qu'on l'imitate :

« Tu ressemblais à un paon ! »

La troisième se mettait à chialer :

« Tu es trop stratège ! »

Le mot « stratège » était employé 2754 fois chaque soir entre 17 h 10 et 18 heures sur la première chaîne française (j'étais sûr que ça influençait notre comportement pour le reste de la journée).

Pour conclure, l'une des mariées, soudain emportée dans un tourbillon de grâce et de tolérance, s'adressait aux trois autres tel Zarathoustra descendant de la montagne :

« Tout ça n'est qu'un jeu. Ce fut une belle semaine. J'ai été heureuse de vous connaître. Et même si je vous ai trouvées stratèges, je ne regrette pas cette aventure. Que la meilleure gagne ! »

Les trois autres répondaient méchamment :

« Que la meilleure gagne ! »

La voiture arrivait au pas, la caméra filmait les mariées une à une qui s'exprimaient une dernière fois en voix off.

Désormais, elles ne souhaitaient plus gagner, mais refusaient que leur nouvelle pire ennemie décroche la lune de miel.

« Si c'est machine qui gagne, je trouverais ça bip, elle a été trop stratège. »

La voiture s'arrêtait devant les filles. Un plan serré montrait le pied du mari sortir de la limousine. (Nous essayions de reconnaître le mari à sa chaussure.)

Suspense.

C'était lui. L'époux de la pire stratège qui s'avancait, un bouquet de roses à la main. La mariée pleurait. Pensant sincèrement que si elle avait gagné la lune de miel, c'était bien que son mariage était le plus beau. Les trois autres tiraient

la plus grande tronche de leur vie. Elles se disaient que si elles avaient su, elles lui auraient collé des 0 plutôt que des 4 et des 5 sur 20.

La mariée élue lisait ensuite une petite carte que lui tendait son mari qui s'en foutait un peu moins, du coup.

« *Vous venez de remporter une magnifique lune de miel aux Maldives.* »

Elle ne connaissait pas les Maldives, les autres non plus, et elles n'étaient pas près d'y aller.

Le tourbillon de grâce revenait s'abattre sur la gagnante, elle voulait offrir son bouquet aux trois autres.

Elles refusaient.

Elles avaient de la dignité.

[...]